

Paul Ricœur, « Mon premier maître en philosophie », dans Marguerite Léna dir., *Honneur aux maîtres*, Paris, Critérion, 1991, pp. 221-225.

Texte reproduit avec l'aimable autorisation de Me Marguerite Léna.

## MON PREMIER MAÎTRE EN PHILOSOPHIE

*Paul RICOEUR*

Je remercie Marguerite Léna de me donner l'occasion de dire ma dette à l'égard de Roland Dalbiez, qui fut mon premier maître en philosophie au Lycée de garçons de Rennes durant les trois années qui couvrent la classe terminale et les années de Lettres Supérieures (1930-1933).

La carrière de Roland Dalbiez était en elle-même insolite: ancien officier de marine, nourri de philosophie classique et néo-scholastique, il avait passé sans difficulté le concours d'agrégation et, après des débuts à Laval, venait de prendre en charge la classe de philosophie de notre lycée.

L'homme était haut de taille, d'une fragilité robuste, l'air plus concentré qu'affable, et plutôt sévèrement vêtu (ah ! le chandail qu'il portait par-dessus sa veste et dont il se dépouillait en pénétrant dans la salle de classe – façon rationnelle de se comporter à l'égard des intempéries !). Son cours, rigoureusement construit, et prononcé avec une lenteur soutenue qui convenait à une prise de notes presque exhaustive, entretenait une atmosphère incroyablement studieuse. Importaient plus que tout, selon son enseignement, le concept bien formé, l'argument bien construit, la thèse formulée avec netteté au terme d'une dispute ordonnée. Bien entendu, cette pédagogie raisonnée était adaptée avec un grand scrupule aux exigences du programme officiel qui imposait un long parcours psychologique, une station assez brève du côté de la logique formelle et inductive, une traversée de la morale et un couronnement métaphysique. Roland Dalbiez redistribuait les matières du programme entre deux grands ensembles, théorique et pratique : le premier regroupait la psychologie de la connaissance, la logique et la métaphysique du Vrai, le second, la psychologie des émotions, de l'habitude et de la volonté, la morale et la métaphysique du Bien, – la notion d'Être regroupant ses transcendants que nous apprenions à convertir entre eux et avec l'Être.

L'ennemi déclaré était l'idéalisme sous toutes ses formes. Descartes, Berkeley, Hume, Kant, Brunschvicg qui régnait sur la Sorbonne (on ignorait Hegel) étaient

l'objet d'une réfutation insistante et englobante, une fois examinés les textes de leur défense. L'argument majeur opposé aux idéalismes était qu'ils méconnaissaient gravement la priorité du réel par rapport à la connaissance consciente d'elle-même. Notre maître cherchait à nous convaincre que dans l'idéalisme la conscience était semblable à une pince tendue dans le vide et condamnée, faute de prise extérieure, à se saisir elle-même dans un vain redoublement. La déréalisation dont l'idéalisme était accusé se trouvait ainsi assimilée à une maladie mentale de type psychotique. Nous, ses élèves, percevions mal le rapport très étroit qui existait entre ce traitement clinique de l'idéalisme et les recherches que notre maître menait alors dans le champ de la psychanalyse freudienne (seuls pénétraient dans notre classe des échos de *L'Interprétation du Rêve* et de la *Psychopathologie de la vie quotidienne*, qui nous divertissaient plus qu'ils ne nous instruisaient). Roland Dalbiez devait en effet publier en 1936, chez Desclée de Brouwer, ses thèses sur *La Méthode psychanalytique et la doctrine freudienne*.

On peut s'étonner qu'un philosophe néo-scolastique ait pu s'engager dans l'aventure d'une interprétation philosophique de la psychanalyse, à une époque où l'œuvre de Freud était inachevée et surtout faisait scandale. Le lien était en réalité étroit entre la philosophie de Dalbiez et sa reconstruction de la psychanalyse (sous le terme de «méthode psychanalytique», il entendait beaucoup plus que la méthode de traitement et incluait la théorie de l'inconscient, celle de la libido et des névroses ; se trouvait rejeté du côté de la doctrine le matérialisme et ce qu'il tenait pour des extrapolations indues dans le domaine de la culture, de la morale et de la religion). Ce qui retenait la sympathie de Dalbiez, c'était fondamentalement la thèse selon laquelle le psychisme est une réalité naturelle irréductible à la conscience ; c'était en outre l'instauration de relations de causalité entre la libido et ses rejetons<sup>1</sup>. Il voyait ainsi la psychanalyse s'inscrire dans une philosophie de la nature de style aristotélicien. Que Freud ait exprimé ce naturalisme foncier, qui déclassait la conscience, dans le vocabulaire d'un matérialisme médical, cela était à mettre au compte de l'époque et accusait autant la philosophie idéaliste que son adversaire symétrique – et mérité ! –, le positivisme scientifique.

Ce n'est que dix ou quinze ans plus tard que je devais prendre la mesure de ma dette à l'égard du philosophe Roland Dalbiez dont nous ne discernions pas l'envergure sous les traits de notre professeur.

Mais avant d'en venir à la thématique dont je suis redevable à mon premier maître, qu'il me soit permis d'évoquer deux marques que celui-ci a imprimées sur moi.

Si j'ai appris plus tard chez Gabriel Marcel l'art de la discussion dialoguée et chez Husserl celui de la description exacte, c'est à Roland Dalbiez que je dois le modèle didactique que je me suis efforcé de mettre en pratique, je veux dire une manière d'enseigner sans complaisance pour la confiance, pour l'impressionnisme, pour l'à-peu-près, pour pour la dérobad.

Je viens de prononcer le mot *dérobade* : je touche ici à la plus sévère leçon

que m'ait administrée mon premier maître: au jeune étudiant qui envisageait avec crainte de se livrer sans esprit de repli aux tourments du doute et de la guerre intestine – plus redoutable que la controverse assassine –, mon maître disait : Ne vous détournez pas de ce que vous craignez de rencontrer ; ne contournez jamais l'obstacle, mais affrontez-le de face. Cet avertissement fut entendu comme un encouragement – que dis-je ? une injonction – à «faire de la philosophie».

C'est en méditant sur les *rappports du volontaire et de l'involontaire* pendant mes années de captivité, puis en rédigeant au retour la thèse de doctorat qui devait constituer le tome I de la *Philosophie de la Volonté*, que j'ai retrouvé mon premier maître de philosophie, ou plutôt que je l'ai découvert dans son œuvre publiée. Le chapitre sur l'inconscient, encadré par un chapitre sur le caractère et un autre sur la vie, la mort et la naissance, prend la forme d'une longue discussion avec Dalbiez, cité presque à chaque page. A cette époque, je tentais de concilier une philosophie de la conscience fortement marquée par le Husserl des *Ideen* et ce que j'appelais une phénoménologie du caché ; je me trouvais ainsi en opposition avec ce que je dénonçais comme physique mentale. J'en venais ainsi à tuer mon père avec chacune des flèches dirigées successivement contre le « réalisme » freudien de l'inconscient, contre la « physique » freudienne de l'inconscient, contre le « génétisme » freudien. Mais les apories que levaient ces critiques – ainsi parlais-je du « mode d'existence de l'inconscient dans la conscience », du « mode de nécessité propre à l'inconscient », de « la notion de "matière" affective » – constituaient autant d'hommages involontaires rendus au Freud de Dalbiez. Bien plus, je me demande aujourd'hui si ce n'était pas la notion d'« Involontaire absolu », dont l'inconscient ne constituerait qu'une composante, qui portait le plus manifestement la marque de l'influence de mon premier maître : l'évocation d'un « consentement à la nécessité », l'appel à la « patience » à l'égard de soi-même, à l'inverse de toute arrogance d'un sujet prétendument maître du sens, ne consonaient-ils pas avec la critique de l'« idéalisme » du cogito cartésien, dont les murs du Lycée (de garçons !) de Rennes résonnent encore ?

1. « Le principe de causalité, fut l'étoile directrice de Freud. Tout effet est signe de sa cause. Ce vieil axiome aristotélicien condense en une brève intuition toutes les recherches psychologiques du maître de Vienne ». Dalbiez, *o.c.* I, p. 331.

Paul RICOEUR – Professeur de Philosophie, Universités de Paris-X et de Chicago,

en hommage à :

Roland DALBIEZ – Professeur de Philosophie en Terminale, en Lettres et Première Supérieures.

